

François Désalliers, Nathalie Loignon, Anne Richer

Jean-François Crépeau

Numéro 118, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37094ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2005). Compte rendu de [François Désalliers, Nathalie Loignon, Anne Richer]. *Lettres québécoises*, (118), 23–24.

François Désalliers, *L'homme-café*,
Montréal, Québec Amérique, 2004, 353 p., 24,95 \$.



Le décrochage sublimé

Et si Jean-Marie avait raison.

Dans *L'homme-café*, François Désalliers raconte une vie qui dérape. À quarante ans, Jean-Marie Lalonde symbolise la réussite comme l'imagine certains BCBG : femme, enfants, emploi à succès, revenu élevé, maison bourgeoise, BMW, Rolex, etc.

Un après-midi de juillet, Lalonde entre au Café Mollo, y commande « un espresso » et, sans prévenir, décide de ne plus quitter les lieux. Débute alors le récit d'une névrose qui s'aggravera d'un chapitre à l'autre et transformera le personnage principal en antihéros.

LA JOIE DE SQUATTER

De prime abord, on peut douter de cette aventure, mais François Désalliers nous y fait croire. D'abord, il y a tous ces détails relatifs au Café Mollo, comme le portrait bref mais efficace de chaque employé et celui du « long réfrigérateur blanc Coldstream » dont les derniers jours de vie utile accompagnent la

lente dépression de Jean-Marie. Le romancier donnera aussi de nouveaux amis à son héros : « Frédéric, le bruant à gorge blanche » et Solange Colbert, une jeune femme qui l'encouragera à dessiner puis à peindre comme un forcené.

Comme si cela ne suffisait pas à donner de la vraisemblance à cette histoire d'homme-café, Désalliers rappelle régulièrement le nombre de jours, de semaines et de mois que Jean-Marie squatte le café. Pour bien faire comprendre le désarroi qui envahit le personnage, le narrateur insiste pour dire que Jean-Marie ne s'explique pas ce qui lui arrive. Par exemple, dans les premiers chapitres, alors qu'il passe ses nuits caché dans un réduit, « Jean-Marie n'était pas vraiment dans un cagibi. Il avait plutôt l'impression d'être à l'intérieur de lui-même, dans une zone qu'il n'avait pas l'habitude de fréquenter. Une zone d'ombre qui lui rappelait sa jeunesse ». Il répétera encore souvent son désarroi.

Jean-Marie Lalonde sera rapidement découvert, et Alzaco, le propriétaire italien encouragé par son fils qui voit là une occasion de promouvoir l'entreprise familiale, acceptera que son séjour devienne une « performance », attirant ainsi des clients curieux de voir l'énergumène. Commencent alors les visites : femme, enfants, son ami Martin Lapierre, employeurs et même une cliente, qui tenteront vainement de lui faire entendre raison. Ces visites donnent lieu à des passages tantôt vaudevillesques, tantôt pathétiques, mais qui mettent toujours en relief le mal à l'âme de Lalonde ainsi que la profondeur du fossé

qui se creuse entre lui et ce qui constituait son existence avant celle du Café Mollo.

ART ET THÉRAPIE

Parlons-en de cette vie presque carcérale. Jean-Marie l'occupe à recevoir des gens, mais aussi à dessiner et à peindre. À ce propos, le romancier fait littéralement entrer son personnage dans un état second : non seulement se découvre-t-il un intérêt pour l'art, mais il se passionne pour l'étude de la ligne, des couleurs et des maîtres anciens. Rapidement, il se rend compte que ses images sont plus que des représentations picturales de la réalité, que l'âme des êtres ou des choses y figure.

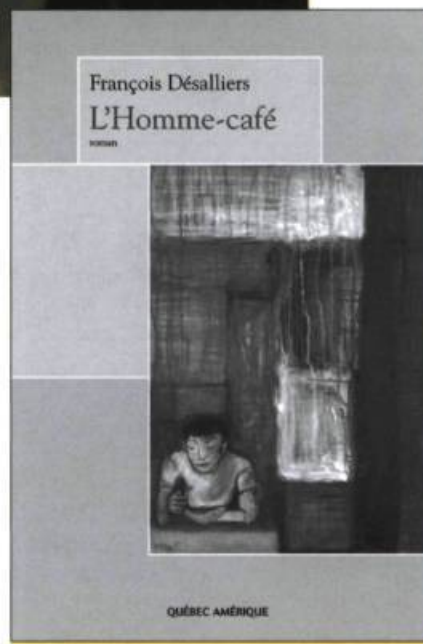
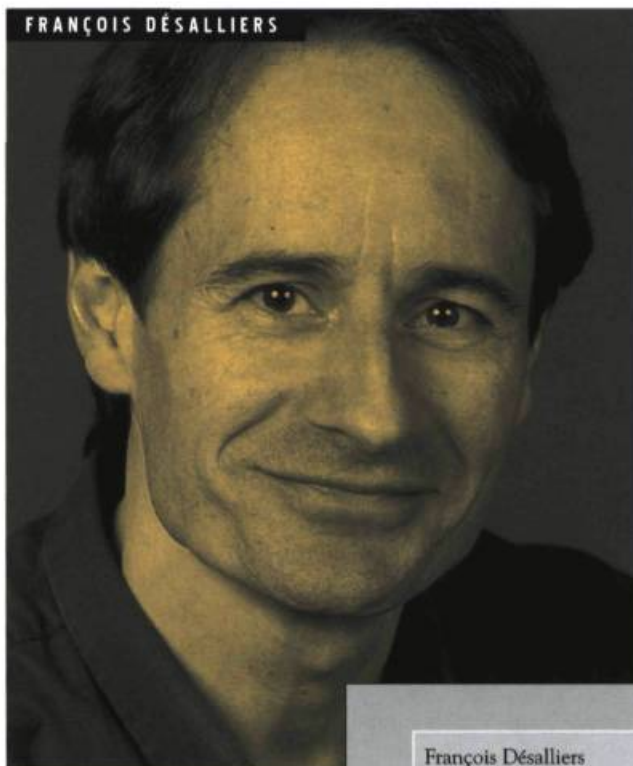
Progressivement, les liens qui retiennent Jean-Marie à la réalité s'effacent. Il fait le vide autour de lui et s'enferme dans un univers dont il n'est pas plus le maître qu'il ne l'était de celui qu'il a fui en s'installant au café. Cela se confirme quand il cesse de peindre et qu'il est question de son frère Claude, un artiste incompris qui s'est suicidé.

L'EXTRÊME LIMITE

Ainsi va *L'homme-café* : de jour en jour en mois en année, de l'homme qui a réussi à celui qui se terre, de l'homme conspué au héros populaire, de l'homme célébré à celui qu'on oublie. Jusqu'à son décès, Jean-Marie demeure une énigme pour lui-même comme pour ceux qui le fréquentent. L'étude quotidienne de son mal permet à François Désalliers de créer des personnages hyper-réalistes, de leur faire vivre des péripéties, mais qui ne parviennent jamais à pénétrer complètement l'univers dans lequel Lalonde s'est réfugié.

L'homme-café oblige le lecteur à négocier constamment avec divers aspects d'un même univers. Hélas ! l'auteur me semble avoir franchi les limites de la vraisemblance en faisant mourir son héros une dizaine d'années après s'être établi au Café Mollo et avoir fait de ce lieu banal une œuvre d'art. L'analyse par François Désalliers de l'existence de Jean-Marie Lalonde, de son refus de continuer à vivre d'apparents succès et de son échec familial, de la découverte de son talent à

peindre les âmes jusqu'à ce qu'il devienne prisonnier de sa propre liberté, tout cela est écrit avec ce qu'il faut de nuances, de détails et d'ironie. Cependant, j'ai cessé d'y croire quand le cirque politique entre en scène et que cela tourne à la bouffonnerie. Quelques chapitres seulement, quelques chapitres de trop.



Nathalie Loignon, *La corde à danser*,
Montréal, La courte échelle, 2004, 154 p., 19,95 \$.

L'enfance écorchée

Troublant voyage intérieur.

Après quelques romans destinés aux enfants, Nathalie Loignon frappe à la porte des lecteurs adultes et leur propose *La corde à danser*, une histoire qui habite toujours le monde de l'enfance, mais dont elle explore les zones d'ombre.

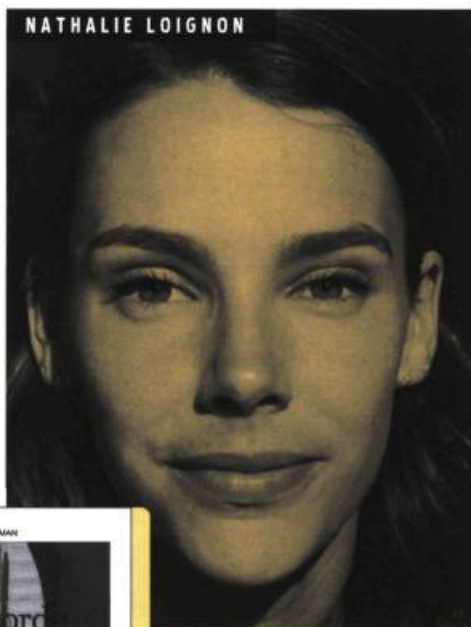
L'auteure nous prévient : « Ce roman est un récit fragmenté, une mosaïque formant une toile où chaque tableau est nécessaire. [...] Écrite de la même manière que la mémoire opère, cette histoire est un aller-retour incessant entre le souvenir, son après et son maintenant. » L'héroïne, qui est parfois aussi la narratrice, est âgée entre « trois et sept ans, selon les instants, les chapitres ». Or, tout du récit repose sur son point de vue et, justement, celui-ci joue singulièrement avec le temps, les lieux ou même l'espace. Les repères naturels d'un récit sont ainsi maquillés et le lecteur, soumis aux références de sa propre enfance.

La fillette vit avec sa mère dans une maison à la campagne, elle voisine la grand-mère et le grand-père paternels, et elle fréquente l'école. Son père, découvert-on au hasard de soudaines incursions, habite ailleurs ; là, il a refait sa vie et un autre enfant. Il y a aussi la voisine et son fils handicapé dont on partage les malheurs. Enfin, il y a cette corde à danser, cadeau du père, qui figure tous les liens et toutes les libertés qui hantent la vie de l'héroïne.

La mère porte le visage de l'inquiétude, de toutes les inquiétudes. Ce n'est pas tant le départ de son époux qui la trouble, que le fait d'être une bonne mère, ce à quoi doute de pouvoir parvenir. S'occuper de sa fille lui apparaît parfois au delà de ses forces. Dans les moments les plus sombres, elle accueille et réconforte sa voisine jusqu'au jour où, voyant son enfant handicapé embourbé dans la cour, elle aperçoit par le soupirail la pauvre femme pendue. Elle regrettera de ne pas avoir pu empêcher ce nouveau malheur, comme si elle en était la cause.

Tout cela, bien sûr, ce sont les événements tels qu'ils sont perçus par la fillette. Ainsi le seront les rapports difficiles avec des camarades de classe qui, à travers elle, jugeront la mère à la manière de leurs propres parents ; heureusement, l'institutrice veille sur ses élèves et panse les plaies. Ainsi le seront les liens avec le père dont la mère éloigne l'enfant ; c'est d'ailleurs lors d'une rare visite qu'il offrira la corde à danser à la fillette.

Les rapports avec la grand-mère sont plus sereins, du moins après le décès du grand-père. Condamné depuis trop longtemps à son fauteuil roulant, celui-ci a l'amertume pour tout sentiment et semble en vouloir à la terre entière. Cette



Nathalie Loignon a donc imaginé une enfant qui se raconte aux adultes sans retenue ni pudeur.

scène, par exemple, où il tue, sans motif suffisant, un chaton que l'enfant veut garder auprès d'elle, illustre son désœuvrement. Quant à la grand-mère, elle représente la joie de vivre et figure la bonté. C'est elle qui maintient le lien entre la fillette, sa mère et son père, qu'elle considère encore comme son grand garçon.

Les péripéties que vivent les membres de cette famille, entre eux ou avec leur entourage, se déroulent sur une période de quelques années sans que la chronologie soit respectée. Qu'importe d'ailleurs, dans la mesure où l'héroïne se rappelle ce qu'elle a vécu ou ce qu'on lui a raconté, comme le nom des personnages sur les photos que la grand-mère lui montre. Comme les paroles de comptines ou de chansons populaires qui lui reviennent en mémoire et dont elle émaille son récit.

Anne Richer, *Éloïse ou l'été rouge*,
Montréal, Trait d'union, 2004, 192 p., 24,95 \$.

Le double échec d'Éloïse

Je ne pouvais pas croire qu'il s'agissait d'un roman écrit par la journaliste Anne Richer dont je fréquente la prose depuis des lustres, et avec intérêt. J'y ai noté tant d'erreurs, la ponctuation erratique n'étant que la plus apparente, que c'est une horreur !

Malgré tout, j'ai terminé la lecture d'*Éloïse*. Hélas ! sans grand plaisir. L'héroïne est une rousse sage-femme. Rousse, car cela a déterminé son éducation, puis influencé sa vie de femme. Sage-femme, car sa profession la marginalise presque autant que la couleur de ses cheveux.

Avec l'aide d'un ami, elle tente une expérience sur un groupe de femmes enceintes. Au moment de les accoucher, des événements mystérieux surviennent qui obligent les autorités à recourir aux services d'un volcanologue réputé. Il suffira d'une rencontre pour que les regards d'Éloïse et de Tristan se croisent et que leur passion résolve toutes leurs difficultés.

Anne Richer a de l'imagination. Mais elle ne semble pas avoir choisi le style approprié pour bien servir ses personnages et leurs aventures. Ce sera peut-être pour la prochaine fois.